

LES SALLES DE CINÉMA AU QUÉBEC, 1896-2008 de Pierre Pageau, Québec, Les Éditions GID, 2009, 414 p.

André Roy

Numéro 146, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

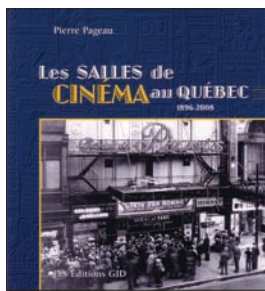
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2010). Compte rendu de [LES SALLES DE CINÉMA AU QUÉBEC, 1896-2008 de Pierre Pageau, Québec, Les Éditions GID, 2009, 414 p.] *24 images*, (146), 40–40.

Lecteur : André Roy



LES SALLES DE CINÉMA AU QUÉBEC, 1896-2008

de Pierre Pageau, Québec, Les Éditions GID, 2009, 414 p.

Le caractère du livre de Pierre Pageau, professeur de cinéma à la retraite et animateur d'une émission de cinéma à la radio, est encyclopédique, comme l'indique son titre puisqu'y sont couverts la naissance, le développement et – souvent – la mort de toutes – peu s'en faut – les salles obscures du Québec. Mais quel est l'intérêt d'une telle publication qui n'est ni un dictionnaire ni une analyse? Il est peut-être moins dans les listes, les noms de lieux, de propriétaires et les dates de fondation des salles, etc. qu'elle contient que dans ce qui peut en être dégagé concernant l'état du cinéma et de la société, car ce livre se situe entre la monographie (ample) et le catalogue plus ou moins raisonné. Il peut prendre place à côté du livre richement illustré de Dane Lankin, *Montreal Movie Palaces: Great Theatres of the Golden Era 1884-1938*

(Panumbra, 1993) – dont on peut consulter les archives dans www.imtl.org – et de la plaquette de Jocelyne Martineau (grande défenseuse des salles de spectacles montréalaises et de leur préservation), *Les salles de cinéma construites avant 1940 sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal* (MAC, 1988). Mais il est plus ambitieux que ces deux titres puisque ce sont les salles de *tout* le Québec qui sont recensées sur 104 ans!

À cet effet, Pierre Pageau a divisé son livre en chapitres comme en autant de régions (12), sauf pour les villes de Montréal et de Québec qui ont le leur. Cela permet au lecteur éventuel de plonger dans tel ou tel chapitre selon la ou les régions où il a vécu, la lecture entière, d'un seul souffle, du bouquin pouvant être ardue et lassante. Ainsi, sommes-nous intéressés à la région de l'Outaouais où notre cinéphilie a pris naissance. Un brin de nostalgie se glissait malgré nous entre les noms évoqués – et peut-être ce livre a-t-il aussi, comme les monographies paroissiales et livres de souvenirs, cette fonction : jouer sur nos souvenirs. Choses certain-

nes : toutes les informations, dates, lieux, événements sont exacts. Travail minutieux donc, tout autant qu'il est colossal.

Mais l'intérêt du livre se situe, comme nous le disions en introduction, dans le portrait du développement pratique du cinéma (ses techniques, du muet au 3D en passant par la couleur, le cinémascope, ses salles, des palaces aux sous-sols paroissiaux, ses programmations, etc.) qui révèle, comme par transparence, l'histoire du cinéma elle-même – et tout particulièrement celle du cinéma américain. Mais également, se dégage, là aussi indirectement, une histoire sociale, politique et religieuse du Québec (l'emprise du clergé, la censure, etc.). Disons qu'on a entre les mains une « Petite histoire du cinéma au Québec ».

C'est de la passion de collectionneur de Pierre Pagé que sont nées ces *Salles de cinéma au Québec* et l'auteur nous offre généreusement un riche échantillonnage de sa collection (photos de salles, annonces publicitaires, programmes, etc.), en noir et blanc uniquement, ce qui est un peu regrettable pour un livre qui associe si adroitement érudition et pédagogie. ■



UN AMOUR SANS PAROLES

de Didier Blonde, Paris, Gallimard, coll. L'un et l'autre, 2009, 166 p.

Suzanne Grandais, vous connaissez? Pourtant, elle fut une vedette du cinéma muet français. Elle a joué dans quarante-cinq films dont il ne reste que quelques pellicules détériorées, comme *Le chrysanthème rouge*, comédie funèbre de 1912 signée Léonce Perret. Elle fut la première comédienne dont on ait vu le nom sur un écran. On la surnommait la Mary Pickford du cinéma français. Didier Blonde l'exhume dans un joli et précis délire en forme de suspense, *Un amour sans paroles*, publié dans la magnifique collection « L'un et l'autre » consacrée à des vies que réinventent pour l'occasion des écrivains reconnus. Celle de Blonde ne fait

pas exception à la règle et, effectivement, son récit méticuleux qui se veut une enquête revêt les atours d'une légende.

Un jour, l'écrivain se rend chez Gaumont et y rencontre un archiviste, Pierre Philippe qui, comme lui, voue au cinéma muet et à ses actrices flamboyantes une même passion. Philippe est en train de restaurer *Le chrysanthème rouge* et lui présente un cahier, rédigé par Jean D., admirateur inconditionnel et, surtout, amoureux transi de la star. La curiosité de Blonde le mettra dans les pas de Jean D. Il découvre ainsi la vie et la carrière de Suzanne Grandais, dont le vrai nom était Suzanne Guendret; elle mourra dans un accident à 27 ans, le 28 août 1920, en pleine gloire. Il ressuscite la comédienne qui aura été pour des milliers d'hommes une femme inatteignable, à la fraîcheur et à l'ingénuité imparables. Elle passera du muet au parlant sans perdre son aura et son succès.

Jean D., alors adolescent, la découvre sur un écran en 1912, au moment « où la vie était

euphorique » et où tout se passait « en vacances éternelles ». « À partir de ce jour-là, ce qui n'aurait dû être qu'un premier éveil du désir et un prélude à une vie sentimentale devient une obsession », qui ne s'achèvera qu'à la mort de Jean D., en 1987. L'homme ne cessera de la poursuivre, tentant même de la rencontrer, de lui parler. Blonde, racontant cet « amour sans paroles » devient, par fascination et obstination, un double de Jean D. Sa quête se fait fiévreuse, vertigineuse même, dans une mise en abîme qui vampirise pour ainsi dire l'actrice. Il la déifie, lui redonne son statut de star, la rend éternelle. Le livre refermé, on conclut que, comme toujours quand il s'agit de cinéma, on a affaire à une histoire de fantômes, le fantôme nommé ici étant Suzanne Grandais, que Didier Blonde fait sortir de la nuit du temps. Par son récit aussi convaincant qu'il est émouvant, il nous redit encore que le cinéma demeurera toujours un mystère, que mille enquêtes comme la sienne n'épuiseront pas. ■